

« Conte du jour et de la nuit »

Patricia Belzil

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1991). Compte rendu de [« Conte du jour et de la nuit »]. *Jeu*, (60), 194–195.

«conte du jour et de la nuit»

Texte de Suzanne Lebeau. Mise en scène et scénographie : Gervais Gaudreault; assistance à la mise en scène et aux décors : Roger Gaudet; conception sonore : Diane Leboeuf; décors, costumes et accessoires : André Brosseau; conception des éclairages et régie : Dominique Gagnon; conception des maquillages : Jacques-Lee Pelletier; régie sonore : Chantal Benoit. Avec Benoît Dagenais, Linda Laplante et Jean-Guy Viau. Production du Carrousel, présentée à la Maison-Théâtre Annexe du 1^{er} au 19 mai 1991.

tragédie pour tout-petits

Rapprochés par leur solitude et leur marginalité, deux mal-aimés, le géant Troller et le rat Alfredo, se lient d'amitié. Ces êtres inspirent la peur aux humains et sont aux prises avec l'image négative qu'ils projettent; aussi, pour que l'amitié s'établisse, ils ont dû faire tomber un à un les mythes de leurs personnages : si le géant fait des ravages sur son passage, c'est qu'il est maladroit, trop grand pour le monde des hommes, qu'il aime pourtant tendrement, surtout les enfants, dont il n'oserait toucher le petit doigt; et le rat ne transporte pas de microbes, il les attrape, comme tout le monde, et chez les humains de surcroît, ces êtres qu'il abhorre, contrairement à son compère. D'ailleurs, Alfredo traîne une vilaine grippe dont il ne parvient pas à se débarrasser dans l'humidité de son trou. Attristé de voir son ami souffrir, Troller entreprend de décrocher le soleil et de l'apporter chez Alfredo, pour le réchauffer et hâter sa guérison. Mais son dévouement est à la démesure de sa taille et a des conséquences tragiques : la ville, plongée dans la noirceur, est en état de panique, et le soleil brûle la rétine des yeux de son ami.

Conte du jour et de la nuit est une adaptation pour les enfants d'âge préscolaire de *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant*¹, qui était destiné aux huit ans et plus. Comme il

s'agit souvent pour ces jeunes spectateurs d'une première expérience au théâtre, le Carrousel a épuré le texte, modifié entièrement les composantes scéniques, pour raconter plus schématiquement l'histoire de Troller et d'Alfredo. Le spectacle prend ainsi la forme d'un conte, dont une narratrice-off relie les épisodes; on a installé le décor dans la couverture d'un livre géant dont on tourne les pages — c'est-à-dire la charpente pivotante — pour passer d'un lieu à un autre : la ville (lumineuse, représentée par des images de Montréal), et la maison du rat, moins exigüe que dans la version précédente puisque le géant y est très à son aise alors qu'il ne pouvait y

Linda Laplante dans *Conte du jour et de la nuit*, un texte de Suzanne Lebeau produit par le Carrousel. Photo : Sylvain Lafleur.



1. Spectacle présenté à la Salle Fred-Barry à l'automne 1989. Voir la critique de Louise Filteau, *feu* 54, 1990.1, p. 170.

entrer dans *Comment vivre...* Il m'a paru dommage que le rapport vertical créé dans la première pièce par la scénographie, qui marquait l'éloignement du monde du bas et celui du haut et renforçait la singularité de la rencontre entre ces deux personnages, ait été supprimé.

Comme à l'occasion de la première version, j'ai été ravie par le couple attachant formé par les comédiens Benoît Dagenais, pathétique et vigoureux en géant, et Jean-Guy Viau, dont l'Alfredo grippé, frileux, suçant d'énormes pastilles à l'échelle humaine, offrait une personnalité revêche, fuyante, opposée à la bonhomie et à l'affection débordante du géant. Son jeu confine au grand art quand, la rétine des yeux brûlée, la mine mauvaise mais moqueur et philosophe encore, il encourage le départ de Troller pour la Patagonie, pays des géants, puisant courage dans une morale dure, contraignante, fondée sur la stabilité sociale et l'impossibilité de changer certaines données du monde : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Pour être moins sombre que *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant*, le *Conte* n'en est pas moins âpre, et confronte le jeune spectateur à des émotions qu'il commence à éprouver : la contrariété, la résignation et, surtout, la tristesse de la séparation, dont il apprend néanmoins qu'elle trouve un baume dans le souvenir, inaliénable, des êtres aimés.

patricia belzil

répertoire

«les belles-sœurs»

Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : Serge Denoncourt, assisté de Geneviève Lagacé; décor : Jean Hazel; costumes : Denis Denoncourt; éclairages : Jean Crépeau; bande sonore : Robert Caux. Avec Johanne Bolduc (Thérèse Dubuc), Céline Bonnier (Lise Paquette), Lise Castonguay (Yvette Longpré), Simone Chartrand (Linda Lauzon), Marie-Thérèse Fortin (Pierrette Guérin), Denise Gagnon (Germaine Lauzon), Chantale Giroux (Olivine Dubuc), Marie-Ginette Guay (Marie-Ange Brouillette), Renée Hudon (Lisette de Courval), Odette Lampron (Rose Ouimet), Manon (Ginette Ménard), Benjamine Roy (Angéline Sauvé), Irène Roy (Des-Neiges Verrette), Denise Verville (Gabrielle Jodoin) et Ghislaine Vincent (Rhéauna Bibeau). Production du Théâtre du Trident, présentée à la Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec du 26 février au 23 mars 1991.

quinze à table

Un peu comme certaines sonates de Bach, la pièce a commencé lentement, en mode mineur : déjà l'on sentait que cette production des *Belles-Sœurs* — la centième peut-être? — allait nous amener à redécouvrir, sous un jour différent et peut-être plus en profondeur, l'œuvre fétiche de Michel Tremblay. Le plus frappant dans la mise en scène confiée à Serge Denoncourt, c'est qu'il a volontairement tourné le dos aux artefacts de l'imagerie culturelle québécoise en optant pour une vision épurée de tout naturalisme. Point de frigo, de crucifix, de «pantry». Non. Seulement des tables de cuisine, des dizaines, empilées, et une autre, magnifique, qui trône au centre de la scène, toute de chrome et d'arborite gris, tel qu'on peut en trouver encore chez les marchands de meubles d'occasion. Mais celle-ci, ne nous y trompons pas, a été commandée pour la circonstance : en effet, à mesure que la parenté et les voisines arriveront, elle s'allongera pour devenir immense, immense comme le rêve de Germaine Lauzon qui, lui, s'effondre peu à peu.

Cette quête d'une vie meilleure — même par le biais des concours populaires — ne rappelle-t-elle pas celle du Québec à la recherche de son